



PITTACUS LORE

GENERATION ONE

PAR L'AUTEUR DE
NUMÉRO QUATRE

INÉDIT

J'AI
LU

GENERATION
ONE

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Numéro Quatre
Le pouvoir des Six
La révolte des Neuf
L'empreinte de Cinq
La revanche de Sept
Le destin de Dix
Tous pour Un
Les héritages

SOUS LE NOM DE JAMES FREY

ENDGAME
1 – L'appel
N° 11245
2 – La clé du ciel
N° 11624
3 – Les règles du jeu
N° 11933

Retrouvez l'univers de *Generation One* sur :
www.facebook.com/jailu.collection.imaginaire

PITTACUS LORE

GENERATION
ONE

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Benjamin Kuntzer



Titre original :
Generation One: The Lorien Legacies Reborn

© Pittacus Lore, 2017
Tous droits réservés

Pour la traduction française :
© Éditions J'ai lu, 2019

Dans une galaxie lointaine, la pacifique planète Lorien a été détruite par les terribles Mogadoriens.

Les ultimes survivants de Lorien – les Gardanes – ont été envoyés sur Terre enfants. Disséminés sur tous les continents, ils y ont développé leurs Dons et se sont préparés à défendre leur planète d'adoption.

La Garde a repoussé l'invasion mogadorienne.

Ce faisant, elle a bouleversé la nature même de la Terre. Les Dons, ces pouvoirs extraordinaires issus de la planète Lorien, ont commencé à se manifester chez des humains.

Ces nouveaux pouvoirs en effraient certains, tandis que d'autres cherchent à manipuler la Garde terrienne pour en tirer profit.

Et si les Dons sont censés protéger la Terre, tous les Gardanes n'emploient pas leurs pouvoirs à bon escient.

Je m'appelle Pittacus Lore. Archiviste des destins, chroniqueur des Dons.

Je raconte les histoires de ceux qui façonneront les mondes.

1

Kopano Okeke, 15 ans
Lagos, Nigeria

La semaine avant l'invasion, le père de Kopano, Udo, avait vendu leur télé. Son épouse avait beau prier avec ferveur pour qu'il retrouve un emploi, Udo demeurait au chômage, et ils avaient trois mois de loyer en retard. Kopano s'en moquait. Il savait qu'une nouvelle télé se matérialiserait bientôt : la saison de foot allait reprendre, et son père ne la manquerait pour rien au monde.

Quand les vaisseaux extraterrestres apparurent, toute la famille de Kopano se rassembla dans l'appartement de son oncle, au bout du couloir. La première réaction de Kopano fut de sourire à ses deux jeunes frères.

« Ne soyez pas bêtes, déclara-t-il. C'est un mauvais film américain.

— Il passe sur toutes les chaînes ! lui rétorqua Obi.

— Taisez-vous, tous », aboya le père de Kopano.

Ils regardaient un homme entre deux âges, prétendument extraterrestre, prononcer un discours devant le bâtiment des Nations unies, à New York.

« Vous voyez ? s'exclama Kopano. Je vous l'avais dit. C'est un acteur. Comment il s'appelle ?

— Chut », le rabrouèrent ses frères à l'unisson.

Bien vite, la scène dégénéra. New York se retrouva attaquée par des créatures humanoïdes blafardes et au sang noir, qui tombaient en poussière quand on les abattait. Puis des adolescents dotés de pouvoirs évoquant des effets spéciaux de films à gros budget se mirent à combattre les aliens. Ces ados étaient à peine plus âgés que Kopano et, en dépit du chaos que leur arrivée provoqua, le jeune Nigérian prit rapidement leur parti. Au cours des jours suivants, il apprendrait les noms des protagonistes des deux camps. Les Lorics contre les Mogadoriens. John Smith et Setrákus Ra. Pas difficile de savoir de quel côté se ranger.

« Incroyable ! » s'exclama Kopano.

Tous ne partageaient pas son enthousiasme. Sa mère s'agenouilla pour prier, évoquant fébrilement le Jugement dernier, jusqu'à ce que son mari l'escorte avec douceur hors de la pièce.

Le plus jeune de la fratrie, Dubem, était terrifié et s'accrochait à la jambe de Kopano. Celui-ci le prit donc dans ses bras. Il était aussi petit et robuste que son père, mais musclé au lieu de ventripotent. Il tapota le dos de son petit frère. « Ne t'en fais pas, Dubem. Tout ça se passe très loin d'ici. »

Ils restèrent rivés à l'écran de leur oncle jusqu'à la nuit tombée. Même Kopano ne parvint pas à conserver sa bonne humeur quand New York fut détruite sous leurs yeux. Les présentateurs dévoilèrent une carte du monde, sur laquelle de petits points rouges cernaient une vingtaine de villes différentes. Des bâtiments de guerre extraterrestres.

Son père pouffa en découvrant la carte. « Le Caire ? Johannesburg ? Il y a des aliens là-bas, et pas chez nous ? » Il tapa dans ses mains. « Le Nigeria est le géant de l'Afrique ! Et le respect, dans tout ça ? »

Kopano secoua la tête. « Tu dis n'importe quoi, vieil homme. Qu'est-ce que tu ferais si les Mogadoriens se

pointaient chez nous ? Je parie que tu te planquerais sous le lit. »

Udo leva la main comme pour gifler son fils, mais Kopano ne tressaillit même pas. Ils se défièrent du regard, jusqu'à ce qu'Udo se retourne vers la télé avec un ricanement.

« J'en tuerais plein », maugréa-t-il.

Kopano savait que son père fanfaronnait plus qu'il n'agissait. Voilà des années qu'il se contentait de rire avec mépris de l'esbroufe paternelle. Cependant, Kopano n'avait pas le cœur à rire quand son père parla de tuer des Mogadoriens. Lui-même ressentait le même désir. Cela le démangeait d'agir, de tenter de sauver le monde comme ces types qu'il avait vus se battre à l'ONU. Il se demanda ce qu'il leur était arrivé. Il espérait qu'ils étaient encore debout, à réduire ces parasites extraterrestres en poussière.

Ces Lorics. Quelle classe.

Au deuxième soir de l'invasion, Kopano alla se poster dehors, sur la véranda de son oncle. Lagos n'avait jamais été aussi silencieuse. Tout le monde retenait son souffle en attendant la catastrophe.

Kopano rentra. Ses frères et son oncle étaient encore hypnotisés par la télé, à subir des reportages atroces sur l'échec d'un assaut chinois contre un vaisseau mogadorien. Son père ronflait, vautré dans un fauteuil. Épuisé, Kopano se laissa tomber sur le futon.

Il rêva de la planète Lorien. En réalité, il s'agissait plus d'une vision que d'un rêve, les scènes se déroulant comme dans un film. Il vit les origines de la guerre qui se poursuivait sur Terre, il apprit tout de Setrákus Ra et des courageux Gardanes qui s'opposèrent à lui. La saga était digne de la mythologie grecque.

Puis, soudain, il se réveilla. Mais Kopano n'était plus sur le futon de son oncle, à Lagos. Il était assis dans un amphithéâtre impressionnant, en compagnie d'autres

jeunes gens issus de nombreux pays. Certains d'entre eux discutaient, la plupart étaient terrifiés, tous étaient perplexes. Ils avaient tous partagé la même vision. Kopano surprit un garçon à dire qu'il était en train de dîner quand il avait éprouvé une sensation étrange avant de se retrouver là subitement.

« Quel rêve étrange », constata Kopano à voix haute. Certains des gamins alentour murmurèrent un acquiescement. Une Japonaise assise à côté de lui le regarda.

« Mais est-ce que c'est mon rêve, ou ton rêve ? » demanda-t-elle.

Puis quelques nouveaux se matérialisèrent, tous assis à la table richement décorée au milieu de la pièce. Tout le monde reconnut John Smith et les autres Loric qu'ils avaient vus à la télé et sur YouTube. Les questions fusèrent – Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi vous nous avez fait venir ici ? Allez-vous sauver notre planète ? Kopano resta silencieux. Il était trop admiratif, et il attendait d'entendre ce que ses nouveaux héros avaient à dire.

John Smith prit la parole. Il semblait sûr de lui, tout en restant humble. Kopano l'apprécia immédiatement. Le jeune Loric informa tous les humains rassemblés là qu'ils possédaient des Dons.

« Je sais que ça paraît fou. Et probablement injuste. Il y a quelques jours encore, vous meniez une vie normale. Et tout à coup, sans prévenir, des aliens envahissent votre planète et vous faites bouger des objets avec votre esprit. C'est bien ça ? Je veux dire... Combien d'entre vous ont découvert leur télékinésie ? »

De nombreuses mains se levèrent, y compris celle de la Japonaise. Kopano observa autour de lui, jaloux et déçu. Tous ceux-là maîtrisaient la télékinésie tandis qu'il perdait son temps devant la télévision.

Une Loric rougeoyante, dont la voix résonnait étrangement, exposa une carte de la Terre avec des empla-

cements signalisés. La Loralite, une pierre de Lorien, poussait désormais à ces endroits. Ceux qui avaient des Dons – ces Gardanes humains, dont faisait supposément partie Kopano – pouvaient se servir de ces pierres pour se téléporter d'un coin à l'autre de la planète. Ils pouvaient participer à la lutte.

« À l'évidence, je ne peux pas vous forcer à vous joindre à nous, reprit John Smith. Dans quelques minutes, vous vous réveillerez de cette petite réunion exactement là où vous étiez avant. En sécurité, j'espère. Et peut-être qu'entre ceux qui se battent déjà, les armées du monde entier, nous tous... peut-être que ça suffira. Peut-être qu'on pourra repousser les Mogadoriens et sauver la Terre. Mais si nous échouons, même si vous restez sur le banc de touche pour cette bataille-ci... Ils reviendront s'occuper de vous, c'est certain. C'est pourquoi je vous demande à tous, même si vous ne me connaissez pas, même si nous avons méchamment chamboulé votre vie... Faites front avec nous. Aidez-nous à sauver le monde. »

Kopano l'acclama. Il serra et desserra les poings. Il était prêt !

Soudain, l'horrible Setrákus Ra se mit à vociférer des menaces, examinant la salle de ses yeux noirs, sondant chaque âme. Certains se mirent à disparaître en un clin d'œil, comme chassés du rêve. Kopano se réveilla en sursaut, en nage, avec un mal de crâne.

Le petit Dubem était le seul à être encore éveillé ; il le dévisageait. « Kopano, chuchota-t-il. Tu brillais ! »

Le lendemain, sa famille et lui se rassemblèrent à nouveau autour de la télévision. Kopano annonça la nouvelle.

« Les Lorics sont venus me trouver dans mon sommeil. John Smith en personne m'a demandé de les aider à défendre la Terre. Ils nous ont montré une carte du monde avec les emplacements des pierres

dont je pourrai me servir pour me téléporter jusqu'à eux. L'une d'elles se trouve à Zuma Rock. Je dois m'y rendre immédiatement pour y affronter mon destin. »

Dubem acquiesça solennellement, tandis que le reste de la famille le fixait du regard. Puis son père et son oncle éclatèrent de rire, bientôt imités par son autre frère, Obi.

« Écoutez-le ! s'esclaffa son père. Affronter son destin ! Allez, tais-toi, maintenant, on n'entend pas les infos.

— Mais je l'ai vu, intervint Dubem d'une petite voix tremblante. Kopano brillait ! »

Leur mère se signa. « Le diable a envahi notre maison. »

Udo considéra son fils en plissant les paupières. Kopano se tenait bien droit, le torse bombé, espérant faire impression.

« D'accord, monsieur le superhéros, fit Udo d'un ton posé. Si tu t'es transformé en alien, montre-nous tes nouveaux pouvoirs. »

Kopano prit une grande inspiration. Il regarda ses mains. Il ne se sentait pas différent de la veille, ce qui ne signifiait pas nécessairement que les puissants pouvoirs loricis ne se tapissaient pas en lui, si ?

Avec de grands gestes dignes d'un film d'arts martiaux, Kopano projeta ses mains en direction de son père. Il espérait que sa télékinésie ferait basculer le vieil homme de sa chaise. Mais si cet assaut soudain fit tressaillir Udo, rien d'autre ne se produisit.

L'oncle de Kopano rit à nouveau et tapa dans le dos d'Udo. « Si tu avais vu ta tête ! J'ai cru que tu allais te faire dessus ! »

Udo se renfroigna, puis ricana à l'intention de Kopano. « Tu vois ? Il ne s'est r... » Son visage se tordit soudain de douleur. Udo porta les mains à sa poitrine, battant

des pieds en se convulsant. Ses yeux étaient écarquillés par la panique. « Mon ventre ! hurla-t-il. Ça me brûle ! »

La mère de Kopano cria.

Kopano et ses frères se précipitèrent vers leur père. Leur oncle recula d'un pas, terrifié. Kopano saisit le bras d'Udo.

« Papa, je suis désolé ! J'ignorais ce que... »

Son père le gifla et sourit. Miraculeusement guéri, il se retournait déjà vers la télévision. Une mauvaise blague.

« Espèce d'imbécile, je vais bien. À moins que mes pouvoirs extraterrestres soient plus puissants que les tiens, hein ? » Il chassa Kopano d'un geste de la main. « Allez. Occupe-toi de ta mère. Tu lui as flanqué une trouille bleue. »

Kopano s'éclipsa. Ne s'agissait-il que d'un rêve ? Qu'aurait-il pu faire de ses Dons, de toute manière ? Un garçon de Lagos allant sauver le monde ? Même Nollywood n'imaginait pas des scénarios aussi tirés par les cheveux.

Le petit Dubem lui attrapa la main.

« Je te crois, Kopano, lui souffla son jeune frère. Tu vas leur montrer. »

Au moins, durant les jours qui suivirent cette annonce gênante, la famille de Kopano se révéla trop fascinée par les informations pour se moquer de lui. Puis l'invasion s'acheva brutalement lorsque les nations de la Terre s'unirent pour attaquer simultanément chaque vaisseau de guerre mogadorien. Pendant ce temps, les Gardanes, ceux qui avaient envahi les rêves de Kopano et lui avaient fait des promesses plus grosses que Lagos, se rendirent à la base secrète mogadorienne en Virginie-Occidentale et tuèrent Setrákus Ra. Kopano s'imagina avec eux, luttant à leurs côtés, faisant fondre le chef ennemi avec son souffle de feu.

Le souffle de feu, avait-il décidé, serait son Don.

Lorsque la Terre fut officiellement déclarée sauvée, les humains envahirent les rues pour y faire la fête. Son père le serra contre lui tandis qu'ils dansaient sur la chaussée. Des feux d'artifice illuminaient le ciel. Kopano ne se souvenait pas de la dernière fois où Udo l'avait embrassé de la sorte. Cela remontait sans doute à quand il était tout petit.

Mais le lendemain, cela commença.

Mon petit alien, passe donc au marché avant l'école pour récupérer ce à quoi je pense ! Sers-toi de ta télépathie !

Mon petit alien, tu as fini tes devoirs ?

Mon petit alien, sers-toi de ta télékinésie pour m'apporter une bière, d'accord ?

Kopano souriait chaque fois, mais intérieurement, il fulminait. Son chômeur de père n'avait rien de mieux à faire que de rester assis toute la journée à imaginer des manières de l'humilier.

Pis encore, sa grande gueule de frère, Obi, avait fait courir le mot à l'école. Bientôt, les camarades de Kopano se mirent à le taquiner à leur tour. Un étal au marché vendait désormais des masques de Mogadoriens en latex, des visages gris et hideux, aux yeux noirs et vides, et aux minuscules dents jaunes. Un groupe de garçons plus âgés le poursuivaient dans les couloirs du lycée ainsi déguisés et, quand ils le rattrapaient, ils le ligotaient à l'une des cages de foot à l'aide de rouleaux de ruban adhésif toilé. Puis ils s'amusaient à lui tirer dessus tour à tour.

Jusqu'à ce qu'un jour Kopano immobilise un ballon en plein vol. Quand cela se produisit, les autres déguerpirent en hurlant.

« Enfin, se dit Kopano en se tortillant pour se libérer. Enfin. »

Trois mois s'étaient écoulés depuis l'invasion. Kopano avait connu un développement tardif.

Ce soir-là, il entra dans l'appartement familial et trouva son père assoupi sur le canapé. Sous les yeux de ses petits frères, Kopano se servit de sa télékinésie pour faire léviter le sofa. Puis il se mit à hurler : « Au feu ! Au feu ! Papa, debout ! »

Son père se redressa d'un bond, fit basculer ses jambes par-dessus le rebord du canapé et tomba d'un mètre cinquante de haut. Il se releva en gémissant et observa, ébahi, le meuble flottant encore au-dessus de lui. Obi et Dubem étaient écroulés de rire. Kopano avait un sourire jusqu'aux oreilles. Il carra les épaules ainsi qu'il l'avait fait au matin de son humiliation, plusieurs mois plus tôt.

« Tu vois, vieil homme ? Qu'est-ce que je t'avais dit ? »

Udo trébucha vers son fils, un sourire s'épanouissant sur sa figure. Il pinça les joues de Kopano. « Mon magnifique petit alien, tu es la solution à tous nos problèmes. »

Bien des mois plus tard, quand Kopano débarquerait enfin en Amérique, la psychologue Linda Matheson lui demanderait comment était la vie à Lagos, avant qu'il intègre l'Académie des Gardanes humains.

Kopano y réfléchirait longuement avant de répondre.

« Eh bien, avouerait-il. Disons que j'ai été une sorte de criminel, pendant un temps. »

2

Les survivants de Patience Creek *Emplacement tenu secret*

Pour ces premiers Gardanes humains à avoir répondu à l'appel aux armes de John Smith, aussitôt après leur vision, repousser l'invasion ne fut pas aussi glorieux que Kopano l'avait initialement imaginé.

L'histoire de Patience Creek ne fut pas relatée aux informations. La bataille qui s'y déroula ne figura pas dans une seule des rétrospectives réalisées après l'invasion. Elle fut gardée secrète. Seuls les survivants s'en souvenaient.

Patience Creek était une vaste installation gouvernementale du Michigan, où les Lorics s'étaient cachés, après le début de l'invasion, pour planifier leur contre-offensive contre les Mogadoriens. Une foule de militaires les y avaient rejoints, ainsi qu'une poignée de Gardanes humains, ceux qui avaient répondu à la supplique télépathique de John Smith ou qui avaient croisé sa route.

Daniela Morales. Vision pétrifiante.

Nigel Rally. Manipulation sonore.

Caleb Crane. Duplication.

Ran Takeda. Détonation cinétique.

Il y en avait eu d'autres, mais ils n'avaient pas survécu à l'assaut, quand les Mogadoriens avaient découvert le complexe. La plupart des militaires n'en avaient pas réchappé non plus. John Smith lui-même avait failli se faire tuer. Cet épisode avait été sanglant, brutal, et aucunement héroïque. Cette rude épreuve avait fait comprendre à John Smith que les humains qu'il avait recrutés n'étaient pas prêts à livrer bataille. Il leur fallait cet entraînement que les Lorics n'avaient pas eu le temps de leur prodiguer. Pas à l'époque, en tout cas. Les humains avaient besoin d'être protégés.

John Smith les avait donc renvoyés.

« Foutu camp de Guantánamo », pesta Nigel.

Daniela leva les yeux au ciel. « On n'est pas à Cuba, mec. »

Nigel se baissa pour ramasser une poignée de sable blanc. Il ouvrit alors les doigts pour laisser les grains s'envoler vers l'océan d'un bleu cristallin. Un soleil de plomb s'abattait sur sa silhouette maigre et pâle, brûlant son cuir chevelu autour de sa crête décolorée ; ses joues étaient grêlées de plaques d'acné persistantes. Il portait un débardeur noir *Misfits*, comme pour défier la chaleur. Il désigna les vagues, puis l'austère base militaire à deux cents mètres de là – leur logement de ces quelques derniers jours –, et se retourna vers Daniela.

« Une base militaire sinistre sur une île tropicale, rétorqua-t-il. Ça ne te rappelle rien ?

— Elle n'est pas si sinistre que ça », intervint Caleb. Il se passa la main sur son crâne rasé et fit ricocher une pierre sur l'océan. Biscuit, la Chimæra de Daniela, cette espèce d'animal loric métamorphe qui adoptait le plus volontiers la forme d'un golden retriever, bondit dans l'eau pour rapporter la pierre. « Il y a un snack-bar.

— Je comprends qu'elle ne te semble pas sinistre, riposta Nigel. Après tout, tu as grandi dans l'un

de ces endroits, non ? Et puis, c'est ton oncle qui mène la danse.

— Guantánamo, c'est l'endroit où ils enferment les terroristes, expliqua Daniela à Nigel. On n'est pas prisonniers. C'est juste une escale. » Elle se tourna vers Caleb. « Pas vrai ? »

L'oncle du garçon était le général Clarence Lawson. Il avait été tiré de sa retraite pour coordonner les forces terrestres avec les Lorics durant l'invasion. Depuis, Caleb avait l'impression que son oncle attendait des ordres. Comme s'il ignorait quelle devait être l'étape suivante.

À Patience Creek, Caleb lui avait servi de garde du corps. « Si l'un de ces aliens devait sortir du rang, tu serais mon atout de réserve », avait confié Lawson à son neveu. Caleb ne se sentait pas capable d'affronter John Smith ou un autre Loric, mais il n'avait pas discuté. C'était son oncle qui avait eu l'idée de le faire passer pour des jumeaux. Il avait du mal à maîtriser son Don de duplication – un deuxième corps jaillissait parfois du sien sans prévenir –, mieux valait donc identifier son clone pour un véritable être humain.

Depuis leur arrivée sur l'île, Caleb dînait chaque soir avec le général, dans le bureau aveugle de celui-ci. Ces repas étaient généralement silencieux, surtout depuis que l'un des doubles de Caleb avait balancé une assiette de nourriture à la tête de son oncle. Depuis Patience Creek, les doubles étaient de plus en plus difficiles à contrôler. Ils chahutaient beaucoup. De leur propre chef.

Caleb n'en parlait à personne. Il gardait les lèvres scellées, comme tout bon soldat.

Il se contenta de hocher la tête en réponse à Daniela. « Tu as sans doute raison. »

Nigel ricana. Il ne croyait pas un mot de ce que pouvait raconter Caleb. Il se détourna pour observer sa

propre Chimæra, le raton laveur Bandit, qui déterrait des coquillages.

Daniela joignit les mains. « J'ai juste envie de rentrer à New York, mec, dit-elle. De retrouver ma mère. De me rendre utile. »

Ils abondèrent tous dans son sens, même la taciturne Ran Takeda, la Japonaise assise dans le sable avec sa Chimæra, la tortue Gamera, dont elle caressait la carapace taillée à la serpe du revers de la main. Telle était leur vie, actuellement : ils suivaient les conséquences de l'invasion à la télé, se nourrissaient de rations militaires micro-ondables et traînaient sur la plage. Parfois, ils mettaient en pratique leur télékinésie, imitant les jeux rudimentaires que Neuf leur avait enseignés en hâte durant leur brève session d'entraînement. Ils se tournaient vers l'avenir en espérant bientôt se rendre utiles. Et ils s'efforçaient de ne plus penser à Patience Creek.

Finalement, Daniela et Caleb s'éloignèrent, laissant Nigel et Ran seuls sur la plage.

« Alors, qu'en dit notre camarade silencieuse et violente ? s'enquit-il. On serait plutôt des princes et des princesses, ou des prisonniers et des prisonnières ? »

Ran leva les yeux vers Nigel. « Je pense que nul ne le sait », répondit-elle après une longue hésitation.

Nigel sourit. Il n'arrivait toujours pas à croire que Ran parle un anglais aussi parfait. Il l'avait crue muette depuis leur rencontre, près de la pierre de Loralite des chutes du Niagara, et jusqu'au carnage de Patience Creek. Tout le monde pensait qu'elle ne parlait pas un mot d'anglais.

Elle lui avait sauvé la vie à Patience Creek, peut-être plus d'une fois, il avait donc décidé de rester près d'elle. Et il avait peu à peu remarqué la vivacité avec laquelle ses yeux suivaient les conversations qui se déroulaient autour d'elle.

Puis il l'avait surprise à sourire lors de l'une de ses diatribes hautes en couleur. Il l'avait alors mise au pied du mur, et elle avait reconnu savoir parler anglais. Pourquoi ne l'avait-elle pas dit plus tôt ? Parce que personne ne s'était donné la peine de lui poser la question. Pour autant que Nigel le sache, les autres croyaient toujours qu'elle était muette, qu'elle ne comprenait pas un traître mot de ce qu'ils pouvaient raconter, ou les deux.

Voilà comment leur alliance était née. Durant les jours qui avaient suivi sa confession, alors qu'ils n'avaient rien de mieux à faire qu'attendre sur la plage, Nigel et Ran avaient appris à se connaître. Il lui avait parlé de sa vie londonienne monotone, elle lui avait révélé son existence brisée à Tokyo. Ils s'étaient rendu compte qu'ils avaient des choses en commun.

Aucun d'eux n'avait d'endroit où retourner.

Nigel s'accroupit près de Ran et grattouilla Gamera sous le menton. « Bien sûr, ils t'ont filé la Chimæra qui porte le nom d'un monstre de Godzilla. Un peu stéréotypé, non ? Je m'attendais à mieux, de la part des réfugiés d'une civilisation extraterrestre si avancée.

— Ça ne me dérange pas. J'ai toujours aimé les tortues. » Elle le considéra d'un air égal. « Tu n'es pas obligé de toujours te plaindre, Nigel. »

Le garçon soupira et jeta un coup d'œil vers Daniela et Caleb, qui flânaient un peu plus loin. « Mais tu es d'accord avec moi. On se retrouve dans une situation de dingues.

— Oui, admit Ran.

— Alors, tu pourrais en parler, l'encouragea-t-il. Me soutenir quand notre petit soldat me dit que tout va bien. Enfin quoi, il va bien falloir que tu finisses par leur adresser la parole, non ? »

Ran observa les vagues, songeuse.

« Je ne pensais pas survivre à l'invasion, avoua-t-elle enfin. Tout ce que je voulais, c'était me battre. Je ne

voyais pas l'intérêt de discuter, de me faire des amis. » Elle marqua une pause. « À notre arrivée ici, je n'ai pas changé de comportement, afin que le général Lawson et ceux qui nous surveillent continuent de parler librement en ma présence. Notre situation est étrange, tu as raison. On doit savoir sur qui on peut compter, *nakama*. »

Tous quatre avaient passé des semaines sur cette île, dans un no man's land étrange, tandis que le reste du monde se remettait tant bien que mal de l'invasion.

Ils furent alors témoins, depuis la plage, de l'arrivée de l'escadrille d'hélicoptères noirs à la base. Les appareils transportaient du personnel militaire et des huiles en costard, ainsi que des espèces d'intellos avec des caisses pleines d'un équipement high-tech.

« Le triumvirat infernal, commenta Nigel. Soldats, sénateurs et scientifiques.

— Il va se passer quelque chose, aujourd'hui, ajouta Caleb.

— Sans déc ? » répliqua Daniela.

Le général Lawson passa la journée en réunions avec ces nouveaux arrivants. Les Gardanes se tournèrent les pouces presque jusqu'au coucher du soleil, quand Lawson finit par les convoquer dans l'une des salles de conférences sans âme de la base. Un paquet de brochures en papier glacé reposait sur la table. Toutes montraient une belle adolescente blonde soulevant un morceau de mur de brique au-dessus de sa tête pour libérer la famille piégée en dessous. La légende annonçait : *NOTRE PLANÈTE – NOS PROTECTEURS – LA GARDE TERRIENNE*.

« Une délégation des Nations unies est arrivée aujourd'hui, déclara sobrement le général Lawson. Une décision a été prise concernant...

— Attendez une minute, l'interrompit Daniela en tapotant l'une des brochures. Pourquoi j'ai l'impression de la connaître ?

— C'est Melanie Jackson », répondit Caleb.

Daniela le dévisagea d'un air vide.

« Tu veux dire, la fille du président ? »

— Ouais. Elle est balèze, hein ? »

Nigel loucha sur son exemplaire du dépliant. « Elle est sacrément maquillée pour un acte d'héroïsme spon-tané... »

Le général Lawson se pinça l'arête du nez. « Mlle Jackson est la première volontaire à avoir rejoint la Garde terrienne, une initiative de l'ONU visant à former et à déployer vous autres TND – pardon, vous autres, Gardanes humains. »

TND était un terme initialement inventé par l'armée américaine, possiblement par Lawson en personne. Selon les interlocuteurs, cela pouvait signifier Terriens Naturellement Dotés ou Terriens Naturellement Dégénérés.

Daniela eut un sourire narquois. « C'est comme ça qu'ils nous appellent, maintenant ? Les Gardanes humains ? »

Lawson soupira. « C'est semble-t-il plus simple et moins... insultant que TND. Il y a des as des relations publiques qui ont planché là-dessus. Pas mon domaine d'expertise.

— *Oi*, intervint Nigel. Vous avez parlé de déployer ? Comme des stormtroopers ? »

Lawson reprit son exposé. Depuis qu'il avait commencé à travailler avec les Gardanes, il avait peu à peu pris l'habitude d'être sans cesse interrompu. « Les pays participants, dont l'Angleterre et le Japon... » Il jeta un coup d'œil vers Ran. « Ah, bon sang ! J'ai oublié de faire venir l'interprète.

— Ce ne sera pas nécessaire, déclara Ran. Je vous en prie. Poursuivez. »

Tout le monde la dévisagea, sauf Nigel, qui éclata de rire. Le général Lawson gonfla les joues et secoua

la tête, enregistrant la révélation de Ran sans se laisser démonter.

« Comme je le disais, le programme de la Garde terrienne a été voté à l'ONU par la plupart des États membres. Tous les Gardanes humains des nations concernées devront s'enrôler au sein de la Garde et suivre un entraînement supervisé à l'Académie des Gardanes humains, en cours de construction en Californie. » Lawson fit glisser sur la table des pochettes remplies de documents et de contrats. « Tous les détails légaux sont à l'intérieur. Si vous le souhaitez, nous pouvons faire venir vos parents avant de vous faire signer quoi que ce soit.

— Et puis quoi, encore ? » ricana Nigel en feuilletant les pages.

Caleb échangea un regard avec son oncle, puis secoua la tête. « C'est bon pour moi. »

Ran et Daniela ne répondirent rien, leurs deux familles n'ayant plus donné signe de vie depuis l'invasion.

« Lorsque vous aurez suivi votre formation à l'Académie et prouvé que vous ne représentez pas une menace pour la société, vous serez déployés dans une unité de la Garde terrienne. Pas comme des stormtroopers, précisa Lawson en coulant un regard vers Nigel. Nul ne sera placé dans une situation de combat avant d'avoir dix-huit ans révolus. Espérons que les derniers Mogadoriens seront alors mis en déroute et que le monde sera une foutue utopie. » Le vieux militaire esquissa un sourire en coin. « Ainsi qu'il est spécifié, vous consacrerez votre temps dans la Garde terrienne à des actions humanitaires. À l'heure actuelle, Melanie Jackson participe aux efforts de nettoyage à New York. Daniela, je sais que vous venez de là-bas et que vous avez déjà fait montre d'une excellente maîtrise de vos pouvoirs. Je me suis donc débrouillé pour que vous

échappiez à l'Académie pour rejoindre directement la Garde terrienne. Vous aiderez à rebâtir votre ville. »

Les yeux de Daniela s'écarquillèrent. Même si elle n'en parlait pas beaucoup, tous savaient qu'elle espérait que sa mère finirait par être retrouvée parmi les décombres de Manhattan. Les hôpitaux y étaient saturés, de nombreux quartiers n'avaient pas encore récupéré l'électricité et l'on retrouvait encore régulièrement des survivants. C'était possible.

Elle considéra les trois autres Gardanes. À Patience Creek, elle avait promis à John Smith de les protéger. Mais l'invasion était terminée. Elle avait tenu parole. Nigel lui sourit, et Ran hocha la tête.

Daniela tendit le bras pour se saisir d'un stylo. « Où est-ce que je signe ? »

Nigel se rencogna dans sa chaise pour étudier Lawson. « Bon, et qui s'occupe de cette Académie ? Vous ? »

Lawson secoua la tête. « Non. Ma mission concernait la guerre, et la guerre est terminée. L'ONU a désigné quelqu'un de plus habilité à former des gens dotés de vos facultés uniques.

— Ah ouais ? Qui ça ? »

Les Américains avaient fait pression pour accueillir l'Académie. Après tout ce que les États-Unis avaient fait pour coordonner la contre-offensive contre les vaisseaux mogadoriens, aucun des autres leaders mondiaux n'avait été en position de s'y opposer. Cependant, l'Académie se trouverait techniquement en territoire international, tout étant financé par l'ONU, et des Casques bleus s'occuperaient de la sécurité.

À quatre-vingts kilomètres au nord de San Francisco, un lieu isolé du monde nommé Point Reyes avait été désigné pour y établir le campus. L'État de Californie et le service des parcs nationaux avaient généreusement cédé la zone aux Nations unies, qui s'étaient engagées

à respecter l'environnement, en entamant aussitôt ses travaux d'aménagement sur les falaises de l'ancienne réserve naturelle.

« Putain, mec. Ça va être énorme, commenta le jeune homme en étudiant la construction, pour laquelle des centaines d'ouvriers déblayaient déjà la région et posaient les fondations à grand renfort de grues et de bulldozers. Et on espère combien d'étudiants ? »

Le scientifique debout près de lui leva les yeux de sa tablette. Il remonta ses lunettes sur son nez. « Aux dernières nouvelles, ils ont recensé plus d'une centaine de Gardanes humains. Mais ils en découvrent de nouveaux chaque jour. »

Le jeune homme siffla. Ses longs cheveux noirs étaient ramassés en une queue-de-cheval négligée. Il y avait beaucoup de vent, dans la région, et il ne cessait de devoir repousser les mèches rebelles qui lui tombaient devant les yeux. Maintenant qu'il avait vu les plans, il essayait de se représenter le campus achevé. Deux dortoirs capables d'accueillir chacun cinq cents étudiants, une grappe de maisons de ville pour accueillir le corps enseignant, un bâtiment scolaire équipé d'ordinateurs et de laboratoires dernier cri, un centre de divertissement, un centre d'entraînement conçu par l'armée et un complexe sportif, le tout alimenté par de l'énergie solaire ou marémotrice. Le campus était niché entre les sapins de la vallée et les falaises rocheuses de Drakes Bay. Une école privée bâtie au milieu de nulle part n'était pas si inhabituelle, sauf que celle-ci serait cernée par des kilomètres de clôtures barbelées électrifiées et que l'armée y patrouillerait en permanence.

« À quoi pensez-vous, professeur ? » demanda le Dr Malcolm Goode, en insistant sur ce titre que son jeune ami avait négocié, même s'il n'avait en réalité jamais terminé le lycée.

Le jeune homme massa l'endroit où son bras prothétique rejoignait l'épaule. Cela le démangeait encore de façon insupportable.

« Ce n'est pas le grand luxe, répondit Neuf, mais ça devrait faire l'affaire. »

3

Taylor Cook, 14 ans
Comté de Turner, Dakota du Sud

La seule fois où Taylor Cook connut un semblant d'action lors de l'invasion fut lorsqu'un pick-up rempli de garçons du coin s'arrêta à la ferme familiale pour demander à son père s'il voulait aller faire la guerre.

« On part pour Chicago, voir si l'armée a besoin de notre aide, annonça le conducteur, Dale, qui gérait l'épicerie locale. Pour buter ces enfoirés d'aliens.

— Ah ouais ? répliqua Brian, le père de Taylor. C'est vrai ? »

Debout sous le porche, il croisait les bras d'un air sceptique. Taylor et lui s'occupaient ensemble de la ferme depuis que sa femme avait mis les voiles. Taylor savait ce que la posture paternelle signifiait : il adoptait la même quand l'un des ouvriers agricoles faisait une bêtise. Son père avait un seuil de tolérance envers les idioties que Taylor était loin d'atteindre.

Postée quelques pas en retrait de son père, elle avisa le contenu du pick-up : trois hommes étaient entassés dans la cabine, quatre autres juchés sur les bords du plateau ; tous portaient une tenue de chasse et un fusil. Il y avait quelque chose de presque comique à voir cette clique partir traquer les extraterrestres avec des bandes

réfléchissantes orange fluo accrochées aux épaules. Toute cette journée – avec ses bâtiments de guerre, ses envahisseurs et ses super-pouvoirs – avait des allures de rêve complètement dingue. Taylor avait peur, bien sûr, comme toute personne sensée. Mais cela ne l'empêcha pas de s'amuser du détachement improvisé de ses voisins.

L'un des garçons à l'arrière du camion surprit son regard. « Qu'est-ce qui te fait marrer ? » lui lança-t-il. Elle reconnut Silas, le principal ouvrier agricole de son père. Il avait une petite vingtaine d'années, des cheveux noirs lissés en arrière par une tonne de gel et une cigarette au coin des lèvres. Taylor rejeta sa tignasse blonde par-dessus son épaule et croisa les bras, imitant involontairement la posture de son père.

« Vous avez vu la taille de ces vaisseaux ? demanda-t-elle en soutenant son regard. Qu'est-ce que vous comptez leur faire, avec vos fusils ? Bon Dieu, ils ont des types qui peuvent voler.

— Le type qui vole est dans notre camp, rétorqua Silas.

— N'empêche. Je suis sûre qu'il attend que tu viennes le sauver, Silas.

— C'est toujours mieux que de rester assis sans rien faire, marmotta-t-il.

— Vous courez à l'abattoir, c'est tout ce que vous faites, insista Taylor. Je suis sûre que tu vas tomber du camion avant même d'avoir atteint la frontière de l'État. »

Quelques-uns des autres garçons à l'arrière du pick-up ricanèrent. Silas fulmina silencieusement.

« Aux infos, ils ont conseillé de rester chez nous, déclara Brian d'un ton posé, adressant à sa fille un regard de reproche. Rentrez chez vous, bon sang. Y a dix heures de route jusqu'à Chicago, et tout ça pour trouver quoi ? Vaut mieux attendre que ça se tasse.

— C'est la fin du monde, riposta Dale en laissant pendre par la fenêtre son bras charnu. Autant tomber les armes à la main. On s'est dit que ce serait pas très correct de pas passer pour te proposer de te joindre à nous.

— Eh bien, fit Brian avec un sourire, vous avez proposé. Je reste ici, avec ma fille. Si vous insistez pour aller au casse-pipe, je prierai pour vous. En espérant vous revoir un jour.

— C'était un plaisir de te connaître, Brian, répondit Dale en repassant la marche avant.

— Je ne viendrai pas bosser demain, monsieur Cook, s'écria Silas tandis que la camionnette s'éloignait déjà.

— Je ne m'attendais pas à te voir, fiston », répliqua Brian.

Taylor et son père regardèrent sans mot dire le pick-up remonter en cahotant la piste de terre par laquelle il était arrivé. Quand il eut disparu, leurs terres recouvrèrent leur calme. Un papillon voleta non loin. Les cochons poussèrent des grognements tapageurs dans leur enclos. Taylor n'avait décidément pas l'impression que la planète était menacée.

« Tu ne penses pas vraiment que c'est la fin du monde, si ? demanda-t-elle à son père.

— Sais pas, ma puce », répondit posément Brian. Rien n'ébranlait le fermier, pas même ces soi-disant Mogadoriens. « Tu veux de la glace ? Autant la manger, avant qu'il n'y ait plus de courant. »

Taylor et son père vécurent donc l'invasion devant la télévision, suspendus aux informations provenant des villes principales. Lorsque le câble ne passait plus, ils faisaient des parties toujours serrées de Puissance 4 et de Scrabble. À part nourrir les bêtes, ils laissèrent tomber toutes leurs corvées et dévorèrent tout ce qu'ils trouvèrent de plus gras et de sucré dans la maison. Taylor essaya de prendre des nouvelles de certains

de ses amis, mais le réseau cellulaire était coupé. La ferme commençait à ressembler à un îlot reculé, loin de toutes les batailles qui faisaient rage de par le monde.

Puis, subitement, tout fut terminé. Le chef mogadorien fut abattu, les vaisseaux s'écrasèrent et les Lorics furent acclamés en héros. Les pertes étaient colossales, surtout dans les grandes villes, mais Taylor avait presque l'impression que les chiffres annoncés étaient inventés de toutes pièces, comme si toute l'invasion s'était déroulée dans un autre univers. Personne n'était mort dans le comté de Turner. Lorsque Silas reparut timidement à la ferme, une semaine après l'invasion, elle apprit que lui et les autres crétins partis rallier Chicago en pick-up avaient été éconduits par la garde nationale dans une station-service, à la frontière du Minnesota. Ils avaient passé l'invasion à se soûler.

En quelques semaines à peine, tout était plus ou moins revenu à la normale, du moins dans le monde de Taylor. Elle vit des reportages concernant de jeunes humains acquérant des Dons, des Mogadoriens poursuivant la guérilla en Russie, ou les nouvelles lois en vigueur pour déterminer la manière dont les extra-terrestres comme les Lorics devaient se comporter sur Terre. Rien de tout cela ne changeait son quotidien : une guerre permanente contre son réveil, quelques corvées rapides, l'école, le dîner, les devoirs, et rebelote.

Au lycée, ils convoquèrent une assemblée – les cent cinquante-huit élèves se retrouvèrent agglutinés au gymnase pour évoquer la Garde terrienne. Selon une nouvelle loi, quiconque déclarait un Don devait se présenter aux autorités locales. Taylor avait lu une brochure sur cette Académie qu'ils construisaient pour les Gardanes humains, quelque part en Californie. Elle ne

comprenait pas pourquoi l'ONU avait décidé de bâtir ça aux États-Unis, ni pourquoi le président ou d'autres politiciens avaient tant insisté pour accueillir ce campus. Quiconque était doté de pouvoirs devait quitter son école habituelle pour aller étudier là-bas.

Le conseiller d'orientation leur demanda si certains avaient eu des « visions » ou s'ils avaient déjà « quitté leur corps », car c'était apparemment devenu monnaie courante. Taylor n'arrivait pas à croire que les profs puissent évoquer tout ça avec un tel détachement, comme s'ils sortaient tout droit d'un comics.

Dans le couloir, après la réunion, quelques garçons plaisantèrent de leurs « visions nocturnes », et Taylor grogna en levant les yeux au ciel, secrètement soulagée que tous ses camarades soient demeurés normaux.

« On part en virée pour Chicago ce week-end, pour aller voir le vaisseau écrasé, lui annonça dans le bus son amie Claire, quelques mois après l'invasion.

— Quoi ? répliqua Taylor. Sérieux ?

— J'ai vu des filles sur Insta qui se sont approchées si près que ce gros machin immonde apparaît juste derrière elles. Elles ont eu tant de likes... poursuivit Claire. Peut-être qu'en m'en rapprochant suffisamment je pourrais attraper des Dons. »

Taylor roula les yeux. « Je ne pense pas que ce soit comme ça que ça marche.

— Ce sont des pouvoirs extraterrestres ! Personne ne sait comment ça marche ! » Claire pouffa et décocha un léger coup de coude à Taylor. « Allez. Comme si tu ne rêvais pas de posséder la télékinésie ou quelque chose de ce genre.

— Pour me faire envoyer dans leur espèce d'Académie bizarre ? Non merci.

— Tu aurais sans doute une chance de rencontrer John Smith, répliqua Claire. Il est tellement mignon...

— Tu trouves ? On dirait toujours qu'il est sur le point de chialer, sur les photos.

— Il est attendrissant ! Tu es vraiment rabat-joie, assena Claire sans malice. Bon alors, tu nous accompagnes ce week-end, ou pas ? »

Taylor ne savait pas comment expliquer à Claire, sans avoir l'air bête, qu'elle aimait trop leur bulle paisible du comté de Turner. Elle mentit donc en prétendant avoir trop de devoirs en retard, en plus des corvées à accomplir à la ferme. Elle n'éprouvait aucunement le besoin de voir de près un vaisseau extraterrestre. Cela rendrait les choses bien trop réelles.

« C'est comme si tout le monde trouvait que ce qui s'est passé est complètement normal », dit-elle à son père durant le dîner.

Il haussa les épaules. « Les gens sont comme ça, ma puce. Avec le temps, ils sont capables de s'adapter à presque tout. Il y a quelques siècles, si tu avais montré un avion ou un téléphone portable aux humains de l'époque, leur tête aurait explosé. Je pensais que capter le wifi, ici, à la ferme, serait la chose la plus excitante que je verrais de toute ma vie. Je suis content de m'être trompé.

— Il y a quand même eu des tas de morts, répliqua Taylor en jouant sans appétit avec son maïs.

— Oui, c'est vrai, répliqua doucement son père. Ça fait beaucoup de choses à digérer. Mais on est en sécurité, ici. Tu le sais, pas vrai ? Personne ne s'intéresse à ce bon vieux comté de Turner. »

Son père avait raison. Taylor se réconfortait en constatant que le comté n'avait guère changé malgré l'avènement de ce nouveau monde. Les articles qu'elle pouvait lire sur les adolescents ayant développé des Dons estimaient que tous ceux qui devaient manifester de telles capacités les avaient déjà obtenues – qu'il s'agissait d'une sorte d'effet secondaire à la guerre

déclenchée par les Lories, mais qu'il n'aurait plus cours désormais.

Ils se trompaient.

Et à terme, il s'avérerait que son père se trompait également sur le comté de Turner.

Cible n° 1
Terre d'Arnhem, Australie

Le Cessna survola le minuscule village aborigène, chercha la piste poussiéreuse et atterrit sans douceur sur la terre compacte. Non loin de là, un groupe de villageois rassemblés autour d'un feu préparaient une tortue de mer fraîchement tuée pour le dîner. Ils emplirent de brindilles les trous de lance dans la carapace, puis l'enfouirent sous les braises pour que la viande cuise à l'intérieur. Ils s'interrompirent le temps d'échanger quelques regards quand l'avion s'arrêta dans un grondement. C'était le crépuscule, ils ne s'attendaient pas à recevoir de la visite.

Pour définir ce village, le terme minuscule frôlait l'euphémisme. Seuls cinquante Aborigènes vivaient là, dans des maisons en forme de wagon, à un jet de pierre de la mer de Timor. Leurs murs étaient faits de tôle ondulée, et toutes étaient peintes d'images saisissantes de raies à longue queue, de tortues, de rayures et de points colorés. Des chiens ni errants ni domestiqués allaient et venaient entre les manguiers et les bananiers, aboyant après l'appareil.

Jedda, la matriarche du village, lorgnait l'avion avec méfiance depuis les marches de son logis, sa pipe à la

bouche. Elle possédait l'unique téléphone satellitaire du hameau.

Même si elle avait appelé à l'aide à ce moment-là, les secours n'auraient pas pu arriver à temps.

Depuis l'intérieur du Cessna, Einar regarda les villageois s'affairer. Il voyait bien qu'ils étaient mal à l'aise. Lui-même était nerveux. C'était sa première opération pour le compte de la Fondation, et il tenait à ce que tout se déroule en douceur. Il le fallait. Il se demanda si ces villageois savaient même qu'il y avait eu une invasion extraterrestre, s'ils avaient conscience de l'ampleur des changements qui s'étaient produits au cours des quatre derniers mois. Il vit un écran de télé luire à l'intérieur de l'une des maisons. Ils n'étaient apparemment pas complètement coupés du monde, dans le bush.

Néanmoins, il n'était pas certain qu'ils mesurent ce qu'ils possédaient.

Le regard d'Einar délaissa les villageois pour se poser sur un arbre dont les feuilles grasses semblaient onduler étrangement dans le vent. À bien y regarder, il ne s'agissait pas de feuilles, mais de chauves-souris. Des dizaines d'entre elles étaient suspendues aux branches, la tête en bas.

Il réprima un frisson. Mieux valait ne montrer aucune faiblesse. Pas en pareille compagnie.

Six hommes patibulaires se trouvaient entassés dans le petit appareil en sa compagnie. Des mercenaires. Tous étaient équipés d'un gilet pare-balles noir et armés d'une mitraillette démesurée. Leur chef était un Norvégien répondant au nom de Jarl, un roux barbu au cou de taureau ; une cicatrice décrivait un arc de cercle de son œil jusqu'au coin de sa bouche. Ses hommes et lui n'avaient pas dit grand-chose durant le voyage. Le Groupe Blackstone n'avait

pas l'habitude d'être commandé par un gamin de dix-sept ans. Einar se demanda combien la Fondation les payait.

Il se leva et retroussa délicatement les manches de sa chemise. Il considéra Jarl. Les hommes connaissaient les ordres ; il n'avait pas besoin de les répéter. Au lieu de quoi, il désigna le couteau de combat dentelé attaché à la ceinture du colosse.

« Je peux ? » demanda-t-il.

Jarl lui tendit l'arme en la tenant par la lame. Sans hésiter, Einar serra les dents et s'entama l'intérieur du bras.

Les villageois furent pris de court quand Einar sortit de l'avion en chancelant. Un jeune garçon à la peau claire et aux cheveux châains rabattus sur le côté, vêtu d'un pantalon de coton et d'une chemise blanche, portant un élégant attaché-case... Un riche fonctionnaire dont l'appareil se serait égaré ? Un membre de l'une des compagnies minières qui essayaient régulièrement de leur acheter leurs terres ?

Qui saignait d'une entaille à un bras. Profonde, et maculant sa chemise de sang. L'inconnu leva la main.

« Bonjour. Je suis désolé. Vous pourriez m'aider ? »

Seule la moitié des Aborigènes parlaient anglais, mais tous comprirent l'essentiel. Ils échangèrent des regards. L'un des garçons qui s'occupaient de la tortue – guère plus de quatorze ans, la peau brune, avec une crinière de cheveux bruns bouclés – s'approcha aussitôt d'Einar. Jedda lui aboya quelque chose en yolngu matha, un avertissement, mais le garçon la fit taire d'un geste de la main.

Il était incapable de l'expliquer, mais il éprouvait un besoin impérieux de venir en aide à ce Blanc blessé. Il avait l'impression que cet étranger était un vieil ami.